

Le dévouement du guide

Autor(en): **Lafargue, Fernand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lâi vu prâo fêrè passâ sa poueta mouda, à cé mele-bâogro.

L'est bon. L'officier ein quiestion reçâi lè z'oodrès dé parti dein on autro pousto, et ein arreveint que lâi fe, son nové colonet lo fâ veni vers li et lâi dit : Parait que pè Thonon y'avâi soveint dâi tsecagnès pè rapoo à vo, po cein que vo z'eimbètâ lo mondo avoué voutrès gajurès. Ora n'est pas question : ap-preni que ne vu rein dè cé comerce pèce et faut que cein vo passâi, kâ à quiet cein vo sai-te ?

— Eh bin, mon colonet, se repond l'officier, su pourro, et vo sèdè que la pàye n'est pas forta, et coumeint ne parïo què quand su sù dè gâgni, ne paiso jamé et cein mè fâ adé cauquies centimes que ne sont pas dè mépresî.

— Ta, ta, ta, tot cein est bon à derè ; mà lo vo dio, ne vu rein dè cé comerce ; se vo z'ètès pourro, n'est pas dè ma fauta, et ne vu pas, oùdè-vo, dè clia poueta mouda dè frémâ permi mè z'officiers, et se vo z'âi lo malheu dè désobèi, gâ lo clliou.

— Tot parâi vo z'ètès bin sévéro, mon colonet, mà vouaïque ! compreigno : l'est cé coup dè sâbro que vo z'âi reçu derrâi lo dou, ein Crimée, que vo z'eingrindzè adé et que vo fâ ètrè tant rudo.

— Coumeint, on coup dè sabro derrâi lo dou ! tsancro dè dzanliâo que vo z'ètès, crâidè-vo que mè su sauvâ dè dévânt l'ennemi po avâi reçu on coup pè derrâi ?

— Ne dio pas ; mà la balâfra fâ foi.

— La balâfra ! voudrè bin savâi se y'ein é iena ique iô vo ditès ?

— Parait bin què oï, se lâi fâ l'officier, et d'ailleu à la guierra on ne fâ pas adé coumeint on voudrà.

— Caisi-vo berdecliet ; vo ne sèdè pas cein que vo ditès !

— O que cha ! et vo parïo po millè francs que le lâi est.

— Totsi la man ; po mille francs què na.

L'est bon. Lo colonet débotenè sa tunique, son gilet, son tiu dè tsaussès, trait totès sè z'hardès, virè lo dou à l'officier et lâi fâ :

— Eh bin ! la vaidè-vo ?

— Ma fâi, mon colonet, y'é perdu, n'ia min dè balâfra.

— Ah ! ah ! vo vaidé bin.

Lo colonet sè revitè, tandi que l'officier soo de sa catsetta on beliet dè banqua dè millè francs, que pousè su la trabilia.

Lo colonet lo preind et fâ à l'officier : mè peinsò que cein vo servetrâ d'aleçon, avoué voutrès gajures. Ora vo pâodè allâ...

Cauquie teimps ein après lo colonet reincontrè son collègue dè Thonon, que savâi tota l'affèrè et que lâi dit :

— Ah l'est dinsè que vo vo tserdzi dè corredzi lè dzeins ! Vo z'einvouïo on gaillâ po lâi fêrè passâ sa mouda dè frémâ, et lo premi affèrè que vo fédè c'est dè frémâ oquie avoué li.

— Oh bin vâi mà l'a perdu mille francs.

— S'ein fot pas mau, repond son collègue. Dévânt dè parti dè Thonon, l'a frémâ po trâi millè francs avoué sè camerado què lo premi iadzo que vô verrè. vo volliâvè fêrè traire voutra tsemise, dé-

vant li ; et se l'a perdu avoué vo, gagnè onco dou millè francs.

— Cè bougro quie !

LE DÉVOUEMENT DU GUIDE.

Il n'y a pas, dans toute la chaîne montagneuse des Pyrénées, de route à la fois plus sauvage et plus pittoresque, plus abrupte et plus étroite que le lacet à méandres infinis qui serpente depuis la route de Barèges jusqu'aux sommets où dort le lac d'Escoubous.

Les ânes qui hissent les excursionnistes dans ces parages désolés ont le pied sûr et marchent en tâtonnant le sol avec prudence, évitant les éboulements produits par l'infiltration des eaux à travers le versant rocailleux, se défilant des rocs qui surplombent et des pierres aux assises douteuses.

Les bonnes bêtes, patientes et lentes, courbent la tête sous l'éperonnement et les coups de badine dont les enfants téméraires les harcèlent pour hâter leur marche, mais elles n'ont pas un mouvement de colère, et se gardent dans leur sagesse passive, de faire le plus petit soubresaut. Un faux pas causerait la mort certaine de la monture et du cavalier.

Aussi ne se hasarde-t-on guère dans la montagne sans se faire accompagner d'un guide, un de ces hommes aux jarrets de fer, qui connaissent la montagne mieux qu'un pâtre ne connaît la prairie.

Les guides formeraient à eux seuls une physionomie particulière aux Pyrénées. Ils sont les rois indispensables des villes d'eaux, d'où une caravane ne saurait partir sans eux à la découverte d'une cascade, d'un point de vue ou d'un lever de soleil.

Le mollet serré dans des guêtres d'où sort le pantalon bouffant, le buste emprisonné dans une veste brune sous laquelle, par l'échancrure de devant, fulmine un gilet écarlate, la tête coiffée du bérêt béarnais bleu ou rouge, le fouet en main, ils passent dans les boyaux balnéaires qu'on appelle des villes avec un air conquérant et crâne, comme s'ils menaient leur escouade de baigneurs maladifs à la prise d'une citadelle. Les plus riches disposent de chevaux. Les plus pauvres suivent à pied les enfants qu'on leur confie et qui sont montés la plupart du temps sur les ânes les plus doux, nés dans le pays.

Charlot était des plus pauvres.

Quoiqu'il eût dix-sept ans à peine, il était déjà coté dans les environs de Barèges et de Saint-Sauveur comme l'un des meilleurs guides de la contrée. Enfant de montagnards, il avait vécu sa jeunesse au-dessous des glaciers du pic de Gers, et par d'étranges et rares nécessités de déplacement chez les peuplades des montagnes, il était venu avec ses parents habiter Luz, où il avait grandi jusqu'à dix ans. L'enfant, dans ce climat plus chaud, presque un climat de jardin, dans cette nature tranquille et plantureuse de parterre soigné que chauffe le soleil à pleins baisers de rayons, ne trouva pas l'aliment nécessaire à sa rude nature hasardeuse ; il eut peur, — on l'eût cru, — de se rammollir à ce voisinage de la plaine, et voir les cimes en levant la tête ne lui suffirent plus ; il voulut les escalader, les parcourir, les examiner, les fouiller, se promener dans leur chevelure d'arbres verts et laisser glisser sur leurs glaciers éternels son débile pied d'enfant. A dix kilomètres à peine de Luz, après Saint-Sauveur, quand sa course s'égara dans les ravins du Bastan, il découvrait du regard les approches du grand cirque neigeux de Gavarnie, et son cœur battait aux écroulements d'avalanches qu'il croyait entendre lorsque l'hiver faisait résonner sur Luz coquette un orage enfantin d'Italie.

Dans ses échappées de gamins, il s'était fait le pied aux

monts, et les gorges les plus profondes, les pics les plus escarpés, les ravins les plus glissants, les gués de torrents les plus introuvables, n'avaient pas de secrets pour le jeune explorateur. Il était l'ami de ces grandes choses de la nature, le vent, le soleil, l'avalanche, le tonnerre ; il allait dans le grand air sans havresac, partant le matin, et revenant le soir après des journées de quarante kilomètres, comme un homme obligé à cet effort.

Mais aussi, quel guide ce fut dans les Pyrénées, le jeune Charlot !

— Voilà des chevaux, voilà des ânes, voilà des mulets pour aller au Pic du Midi ? Partez-vous, mesdames ?

— Est-ce que c'est vous la mère de Charlot ?

— Non, mesdames.

— Est-ce que vous pourriez nous faire accompagner par Charlot ?

— Non, mesdames.

— Alors, nous ne partons pas.

Même pour les bébés, surtout pour les bébés, on aimait à se confier à Charlot. Le guide était doux et bon. Il avait pour les enfants une tendresse d'adolescent qui ne s'est jamais senti puéril, ayant trop aimé la grande nature et les majestueux spectacles. Un enfant l'amusait et le rendait sérieux. Est-ce qu'il avait été bébé, lui ? Non. Entre sa mère fatiguée, son père usé de marches forcées, ancien guide comme le fils, il se souvenait d'avoir toujours eu l'instinct de gagner bientôt sa vie et d'être homme avant l'âge. Les enfants riches qu'il menait à travers les oasis d'arbres verts à mi-flanc des côtes, l'été, lui rappelaient les chasses terribles à l'izard qu'il faisait l'hiver pour arriver à nourrir deux autres enfants, une petite fille, Pierrette, sa sœur, et un petit garçon, Julien, son frère, dont il était l'aîné, c'est-à-dire le protecteur — plus même, les vieux manquant de courage — le père !

(A suivre.)

Chien et chat.

Virre comme chien et chat, est un proverbe qui n'est pas toujours vrai, tant s'en faut ; nous n'en voulons d'autre preuve que ce charmant épisode raconté par le *Rameau de Sapin*.

Un chat et un chien vivaient dans les meilleurs termes. Leur maître, pasteur établi à la Lenk, dans le Simmenthal, se décida à aller exercer son ministère dans les environs de Berthoud. En partant, il confia le chat à son successeur, tandis qu'il emmena le chien avec lui. Celui-ci parut inquiet et triste pendant les premiers temps, puis tout à coup il disparut. Toutes les recherches furent inutiles, et on désespérait de jamais le retrouver, lorsqu'on le vit arriver, au bout de quelques jours, accompagné du chat qu'il était allé chercher par monts et par vaux, et qu'il ramenait en triomphe à son nouveau domicile.

Ce trait d'intelligence, parfaitement authentique, est d'autant plus surprenant, si l'on réfléchit à la distance qui sépare les deux localités et aux difficultés que le chien a dû surmonter pour retrouver son chemin. On raconte du reste des faits non moins curieux ; tel est celui de ce chien qui, ayant accompagné son maître à Lausanne, avait été enfermé par mégarde dans une auberge, et qui, aussitôt en liberté, retourna à la maison, aux Cernets, près des Verrières.

Logogriphe.

Sur mes sept pieds, lecteur, je puis traverser l'onde
Et très facilement faire le tour du monde.
Vagabonde est ma course, invisibles mes pas,
Et c'est la vérité, car je ne marche pas.
Divisez mon entier, vous aurez, je l'assure,
Un premier, un second, différents de nature :
Le premier peut courir sans même faire un pas ;
On entend le second, mais on ne le voit pas.
Puis, pour plus de clarté, je veux vous dire encore,
Le premier est bien rond, le second bien sonore.
Mais attendez un peu. Si de mon tout, lecteur,
Vous retranchez un pied, vous arrachez le cœur.
Je puis servir au crime, et je suis détestable,
Aussi se sert de moi qui n'est qu'un misérable.
Enfin si, des sept pieds composant mon entier,
Sans gêne et sans façon vous changez le premier,
Au lieu d'être buveur, je deviendrais buvable
Et, parfois, je suis sûr, même très agréable.

Prime : Un objet utile.

Boutades.

Dans un restaurant.

Un consommateur goûte des œufs à la coque et fait une grimace qui ne laisse aucun doute sur leur fraîcheur.

— Garçon, combien de temps gardez-vous vos œufs ?

— Mais, monsieur, jusqu'à ce qu'on les mange !

Le cousin François revenait de Paris, et, à l'entendre, il y avait tout vu.

— Vous avez vu la colonne de Juillet ?

— Oui, certes.

— La colonne Vendôme ?

— Parbleu, j'y suis monté.

— La colonne vertébrale ?

— Voyons... Ah ! mais oui, c'est là tout au bout de Paris, n'est-ce pas ?

Dans un banquet, un citoyen se lève et porte le toast suivant : « Messieurs, je bois à l'avenir, qui ne peut manquer d'arriver ! » (*Bravos prolongés.*) L'éminent orateur continue : « Et à l'abolition du passé, qui, espérons-le, ne reviendra jamais ! » (*Tripiègements d'enthousiasme.*)

Et, par le temps qui court, que de discours qui, en résumé, ne disent guère autre chose.

THÉÂTRE. — Demain 10 février :

Les Bohémiens de Paris,

drame en 5 actes, mêlé de chant, par MM. d'Ennery et Grangé. — Admission des billets du dimanche.

— On commencera à 7 1/2 h.

Mardi, 12 courant, **audition musicale** donnée par M. et M^{me} Nossek, avec le concours de M^{lle} L.

Nous ne saurions trop recommander aux amateurs cette occasion d'entendre des artistes d'un aussi grand mérite. — Billets en vente chez M. Tarin et dans les magasins de musique.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.